allait comme à l'ordinaire à ses affaires, et l'aspect général de la capitale est celui d'un air d'animation prospère et dont le calme n'est pas altéré.

Il n'est pas douteux que cette population ne ressenta vivement le coup qui frappe la patrie; mais elle n'en sera pas autrement découragée. Elle savait, depuis le prise des forts, que la reddition de Port-Arthur ne pouvait plus être qu'une question de jours ou d'heures.

Les derniers jours du siège

Des officiers russes, qui sont parvenus à Chefou à bord des torpilleurs russes qui ont pu quitter Port-Arthur et se sont désarmés aussitôt leur entrée dans ce port, ont fait hier soir ce récit des derniers jours du siège :

Chefou, 2 janvier soir. — On ne peut trouver qu'un mot pour définir l'état de la forteresse pendant les cinq derniers jours de bombardement et d'assauts incessants de nuit et de jour: « Port-Arthur était en feu ».

Les horreurs de ces derniers jours défient toute expression. Aucun point de la ville ne fut à l'abri des obus à mitrailles.

Beaucoup d'hôpitaux furent frappés. Les blessés refusaient d'y rester, et quelques-uns s'étaient traînés dans les rues malgré le froid intense, sur des monceaux de débris.

D'entres allaient en chancelant, arrivaient jusqu'à la ligne de bataille, jetaient des pierres, défiaient, menaçaient du poing les Japonais, jusqu'au moment où ils étaient faits prisonniers, ou jusqu'à ce que la mort vînt leur apporter la miséricorde.

Cela dura cinq longs jours et cinq longues nuits. Plus de place dans les hôpitaux. Les munitions, quoique parcimonieusement ménagées, commençaient à manquer. Il était de plus en plus évident que les Japonais allaient saisir cette proie qui leur coûtait des armées et des trésors incalculables. La prise de la colline de 203 mètres était le blessure au talon d'Achille, une première blessure vitale; puis ce furent Erlangchan, Son-tchou-Chouang, Pali-tchouang; mais Stœssel avait déclaré que l'on combattrait jusqu'à la mort.

Le capitaine Kertzow dépeint ainsi l'affreux désespoir du général Stœssel :

— Stœssel, dit-il, était l'agonie personnifiée. Nous en pouvions pas arrêter ces Japonais qui se faisaient tuer par troupeaux, les Japonais dont les yeux, dans les dernières convulsions de la mort, fixaient encore instinctivement Liao-Ti-Chan.

Stœssel en eût massacré toute une armée et eût brûlé contre elle sa dernière cartouche; mais ils arrivaient toujours plus furieux et plus féroces que jamais, aussi résolus que la fatalité. Cependant, les munitions étaient épuisées dans les forts à l'Est et au Nord.

Nous n'avions plus pour combattre que 5000 hommes valides, dont beaucoup étaient convalescents; 15 000 blessés encombraient les rues. Les hôpitaux, délabrés, regorgeaient. Stœssel dut se résigner à convoquer un Conseil de guerre, auquel l'amiral Wirenius assistait.

Au milieu des sifflements continuels des obus à mitraille, qui labouraient toute la ville, nos officiers, épuisés et courageux, se réunissaient solennellement.

La scène était extrêmement pathétique.

Des sanglots étreignaient la gorge du beau-père. On fut vite d'accord. Le sentiment général fut de capituler avec honneur ou de mourir en combattant. On arbore le drapeau blanc.

La flotte reçut quelques ordres rapides. Bientôt après, deux fortes explosions retentirent près de chemin de fer. Deux forts sans munitions venaient de sauter. Les débris de la garnison se retirèrent vers le port et ceux des autres points où étaient concentrés les derniers approvisionnements, et on se préparait à combattre jusqu'à la mort, au cas où le général Stœssel manquerait de générosité.

Quoique Nogi n'occupât pas hier au soir tous les forts du Nord, l'opinion générale est qu'il ne pouvait pas tenir contre un assaut. Erlangchan ne tombe que faute de munitions. Tous les défenseurs périrent en combattant à la baïonnette et à coups de crosse du fusil.

Voici sont les renseignements apportés aujourd'hui par les contre-torpilleurs *Scornï*, *Statny*, *Vlastny*, *Serdïtï* et l'aviso *Orel*, lesquels pénétrèrent dans le port à la faveur du brouillard.

Les journalistes assiégèrent les vaisseaux toute la journée et arrachèrent petit à petit, des lèvres des officiers angoissés, le récit des derniers jours de Port-Arthur.

Le capitaine Kartzow, enfermé dans la cabine de son vaisseau le *Vlastny*, donne d'abord un démenti formel à la nouvelle officielle de Tokio, disant que Stœssel avait offert de capituler; mais ses paroles sonnaient plutôt comme une protestation contre les rigueurs de la destinée, que comme une réponse aux questions des journalistes. Plus tard, le capitaine avoua que la nouvelle était malheureusement vraie.

Emouvant récit

Chefou, 3 janvier. — Le capitaine Kharkoff, commandant le *Vlastny*, a fait le récit suivant:

Port-Arthur tombe d'épuisement. Non seulement d'épuisement et munitions mais aussi hommes. Ceux qui restent ont fait œuvre de héros. Pendant cinq jours et cinq nuits, ils ont atteint les limites de l'endurance humaine.

Dans les casemates des forts, on ne voyait que visages hâlés par la faim, l'épuisement et la tension nerveuse. On leur parlait, ils ne répondaient pas. Ils allaient à eux sans mot dire.

Le défaut de munitions n'aurait pas suffi à faire capituler la place. On en souffrait depuis les mois. Bien des forts n'avaient pas de quoi répondre au feu de l'ennemi.

Les Russes étaient assis dans les casemates. Il ne pouvaient tirer qu'un projectile contre 200 que lançaient les Japonais. Quand venait l'action, ils repoussaient l'ennemi à la baïonnette; mais les hommes se recevaient plus depuis trois mois que des rations réduites étaient si épuisés, qu'un miracle s'ils ont résisté si longtemps.

Hier encore, le général Stœssel voulait combattre. Les blessures qu'il avait reçues au début du siège le faisaient souffrir, mais sa détermination de lutter jusqu'en dernier homme était inébranlable.

Nous ne pouvons pas combattre, disaient les généraux, nos hommes sont incapables de se pouvoir, ils dorment debout. Ils ne voient pas la baïonnette qui les touche. Nous pouvons commander, mais ceux ne peuvent exécuter nos ordres. Combattez alors vous-même, généraux, leur réplique le général Stœssel en écrivant le pouce. Finalement, il dut se rendre à la raison. Les amiraux Loctinsky et Wirenius, les généraux Smirnoff, Fox et bien d'autres lui demandèrent plus d'une fois d'une voix brisée de prendre le parti longtemps redouté.

Je suis certain que sans le général Stœssel qui s'y refusa obstinément, à diverses reprises, Port-Arthur aurait demandé bien plus tôt à capituler. Mais le général avait dit à son empereur qu'il ne se rendrait jamais, et il voulait tenir sa parole.

La plus grande perte de Port-Arthur fut la mort récente du général Kondratenko. Officiers et soldats le considéraient également comme l'étoile la plus éclatante qui brillât au firmament de Port-Arthur et, dès qu'on connut sa fin, l'effet en fut visible sur les soldats.

Kondratenko était assis dans la casemate l'un fort, discutant avec 7 autres officiers le meilleur moyen de poser une contre-mine aux Japonais, quand un obus éclata, tuant tous ceux qui se trouvaient dans la casemate.

Le général Nogi a pris Port-Arthur avec son artillerie et ses galeries de mines. Les balles des fusils lui ont rarement rendu service.

Nous avons subi sans trêve ni merci le bombardement le plus violent connu dans l'histoire. De temps à autre, les Japonais donnaient l'assaut. S'ils échouaient, ils reprenaient la canonnade.

Je n'exagère pas en disant que les gros obus japonais les plus fréquemment employés ne laissaient souvent pas un endroit où mettre le pied, témoin le fort d'Erlangchan.

Les Japonais firent avancer leur artillerie, délogèrent les Russes par une grêle d'obus puis occupèrent la position.

Stœssel peut offrir une dernière résistance pour tenir sa promesse au Tsar. Nous qui sommes venus ici aujourd'hui nous ne connaissons pas les conditions soumises par lui à Nogi: nous avons quitté Port-Arthur avant l'envoi des parlementaires.

L'impression générale est que Stœssel a proposé que la garnison soit laissée libre; que lui seul soit retenu prisonnier. Cette dernière concession semblait déchirer le cœur du vieux soldat.

Quel que soit le résultat des négociations il est certain que Port-Arthur est perdu. Nous avons encore quelques munitions, quelques canons à Lao-Ti-Chan, mais Lao-Ti-Chan ne pourrait facilement être défendu de l'intérieur, la tâche des Japonais pour n'en emparer serait plus aisée que d'autres qu'ils ont déjà entreprises.

—Il en est de même de fort de la Queue du Tigre et du fort de la Montagne d'Or qui n'ont plus de munitions depuis trois mois.

Depuis que je suis arrivé à Chefou, j'ai remarqué qu'on essayait de faire croire que le général Stœssel est seul à vouloir capituler et que les autres généraux désirent continuer la lutte. C'est là un écho de certaines assertions personnelles à l'égard de Stœssel, pas autre chose.

Avec des munitions, la forteresse serait résiste indéfiniment.

Pendant des mois, Port-Arthur n'a su à opposer à l'adversaire que des baïonnettes. Quand un homme tombait, il n'y avait personne pour le remplacer, la garnison n'est gradiellement épaisse. Le montagne haute (colline de 203 mètres), à elle seule, nous a coûté 5 000 hommes, ce fut le commencement de la fin; les Japonais avaient une excellente artillerie, ils avaient dirigé 400 canons contre la montagne haute.

Dans les corps à corps, les Japonais sont inférieurs aux Russes; à la baïonnette, un Russe peut avoir raison de quatre Japonais. Les Nippons sont de bons soldats, ils sont braves, je l'avoue, bien que je les aime peu. Il leur a coûté 80 000, certains disent 100 000 hommes à prendre la forteresse. Le nombre des morts n'est pas connu, même des officiers supérieurs.

Depuis le mois d'août, ça été une lutte sans merci. Lors de la prise d'Erlangchau, les Japonais s'étancèrent dans le fort avec tant de rapidité que 500 hommes qui occupaient un casemate ce purent en sortir; ils essayèrent bien de se frayer un chemin à la baïonnette, mais malheureusement ils n'avaient d'autres armes que celles-ci à opposer aux canons automatiques.

Pendant les trois derniers mois, le riz était la seul aliment dont les Russes recevaient ration entière, il en résulta une sorte de maladie scorbutique assez semblable au beri-béri dont une centaine d'hommes furent atteints.

Quant aux autres aliments, pendant deux mois les soldats n'en reçurent qu'un quart de ration et le dernier mois celle-ci fut encore réduite de 40 %.

Malgré cela, on n'épargnait rien pour laisser croire à l'ennemi que tout allait bien dans la forteresse.

Les contre-torpilleurs russes à Chefou

Dans le soirée du 1er janvier, les contre-torpilleurs russes *Scorni*, *Statny*, *Vlastny*, *Serdïtï* et l'aviso *Orel* se sont échappés de Port-Arthur et sont arrivés inedi dans le port de Chefou.

Après eux sont également arrivés trois grands contre-torpilleurs japonais.

Les contre-torpilleurs russes ont été désarmés et les contre-torpilleurs japonais ont quitté le port.

On confirme qu'il y a à Port-Arthur 15 000 malades ou blessés, 5000 valides ou convalescents qui défendaient encore les forts.

Chefou, 2 janvier. — Outre les 4 torpilleurs russes arrivés ici, les contre-torpilleurs *Smïelï* et *Bolïtï* et un transport avaient quitté hier soir Port-Arthur. Le transport avait à bord 800 soldats blessés. Le Conseil de guerre, qui avait résolu de capituler, décida le départ de ces navires.

L'amiral Wiren demanda au général Stœssel la permission de sauver les navires. Le général Stœssel y consentit de grand cœur. Ces navires se glissèrent hors du port entre 6 et 11 heures du soir, sans rencontrer les Japonais.

Une fois arrivés à Chefou, les quatre bâtiments décidèrent de désarmer.

Les quatre vaisseaux se hèrent étroitement ensemble, et comme encore navire de guerre chinois s'était là, la Commission des douanes en prit la charge.

Trois contre-torpilleurs japonais pénétrèrent dans le port à 4 h. 20 de l'après-midi. Ils firent une démonstration, puis rejoignirent les autres vaisseaux de guerre qui les attendaient au dehors.

L'opinion générale dans la soirée est qu'il faut s'attendre à des événements intéressants. Le tao-taï a prescrit aux équipages, parmi lesquels il y a de nombreux malades et des soldats, d'aller au fort chinois, où il y a des locaux disponibles.

Les agents des douanes montent ce soir la garde autour des navires russes, et empêchent les étrangers d'aller à bord.

Les navires en feu

Avant d'envoyer sa lettre à Nogi, le général Stœssel avait donné l'ordre d'achever la destruction des grands navires qui étaient à demi submergés dans le port. L'ordre fut exécuté. Il ne reste plus rien que des débris calcinés du *Pallada*, du *Pobieda*, du *Retvisan* et du *Cesarvitch*. — Le *Sébastopol* a été également détruit.

Ce qu'on dit à Londres

Une note a été communiquée hier soir aux grands journaux de Londres; elle dit:

La nouvelle de l'imminence de la capitulation, ou de celle du fait accompli a été accueillie dans les cercles officiels et diplomatiques avec moins de surprise qu'on aurait pu le croire. C'est qu'on savait depuis quelque temps à Londres que la fin était proche. On se rappelle que lorsque les dépêches officielles étaient publiées au mois d'octobre dernier à Saint-Pétersbourg, dans lesquelles on relatait en termes éloquents, les magnifiques efforts des assiégés qui venaient de repousser le grand assaut des Japonais, d'autres dépêches arrivaient qui dépeignaient la situation sous son aspect véritable.

Le général Stœssel y parlait de l'usure de l'âme de ses canons, de l'épuisement de ses munitions, des vides toujours croissants que causaient parmi les défenseurs les blessures, les maladies et le mort, de la difficulté d'alimenter la garnison au fur et à mesure que les entrepôts se vidaient et que le blocus se faisait plus rigoureux; et le général donnait clairement à entendre qu'il ne pourrait pas tenir beaucoup plus longtemps. On a même été surpris après cela de le voir continuer si longtemps sa vaillante défense.

L'avis du vicomte Hayashi

Le ministre du Japon à Londres, le vicomte Hayashi, a dit à un confrère :

Notre satisfaction est intense à l'idée de voir terminer le carnage qui a ensanglanté ce point du théâtre de la guerre. La capitulation du général Stœssel ne ternit en aucune façon la gloire que ses compagnons et lui se sont acquises; elle n'affecte en rien notre admiration pour le splendide défense de Port-Arthur.

Quant aux conséquences que cette capitulation entraînera en ce qui concerne les opérations de guerre, s'est affaire à la Russie; il se peut que cela rende sa détermination plus forte; il se peut qu'elle ait un effet contraire; personne ne le sait.

Mais pour le Japon, il ne peut y avoir aucun doute : la flotte japonaise est libre; l'armée assiégeante, retenue jusqu'à présent à Port-Arthur, devient disponible pour d'autres champs de bataille; la base japonaise voit plus que jamais affirmer sa sécurité.

Je ne puis parler de la paix, car c'est une question qui dépend uniquement de la Russie.

Le sentiment des officiers supérieurs anglais

Londres, 3 janvier. — Le *Daily Chronicle* publie les télégrammes suivants qu'il a reçus en réponse à l'annonce de la capitulation de Port-Arthur :

Ce fut une défense splendide. Quel homme magnifique! Comme le monde entier doit l'admirer!

Signé : Lord Roberts.

Je regrette de ne pouvoir exprimer publiquement d'autre opinion que l'éloge de la magnifique défense de Stœssel, l'admiration pour le courage des Russes et pour l'indomptable bravoure et la détermination des Japonais.

Signé : Lord Wolseley.

La capitulation du général Stœssel est une capitulation honorable après une splendide défense.

Signé : Baden-Powell.

L'escadre de la Baltique surveillée par la flotte japonaise

On télégraphie de Colombo en date du 28, en journal *Rossiskoé Slovo* :

L'escadre japonaise se trouve près de Singapour; elle surveille les détroits entre Sumatra, Java et Bornéo. Deux navires se trouvent près d'Amoï, deux près de Hoeg-Kong; leur but principal est de retenir les charbonniers de l'escadre de la Baltique et d'empêcher le service des reconnaissances.

Comme on suppose que l'escadre de la Baltique passera par Ceylan, de nombreux Japonais sont arrivés ici et dans les ports indiens pour surveiller le passage des navires russes. D'après les télégrammes privés, ils comprennent bien quelle est actuellement la situation et se préparent énergiquement à se rencontrer avec les Russes. Ils lorent à Changhaï, pour des prix énormes, des balsaux qu'ils emploient au transport de vivres et de munitions du Japon en Corée. Les transports *Hong-Kong-Maru* et *Nippon-Maru* sont armés.

EN MANDCHOURIE

Les nouvelles de Mandchourie se résument à cette lettre du quartier général de Kuroki :

Voici deux mois que les positions relatives des deux armées au sud de Moukden n'ont pas beaucoup changé. Il n'y a que peu d'ordinaire dans lesquels les lignes adverses soient distantes de plus d'un mille. Elles sont même si rapprochées du côté de la gauche japonaise qu'on peut entendre ce qui se dit à haute voix dans les tranchées russes.

Quelque les Russes soient restés très calmes pendant la première quinzaine de décembre, ils se sont remis pendant la deuxième quinzaine à bombarder la gauche et le centre japonais.

Les correspondants militaires constatent que les Japonais se tirent d'habitude dans leurs tranchées, sans donner signe de vie. Il arrive souvent que plusieurs centaines d'obus soit lancés dans une journée sans causer aucun dommage, quoique à l'occasion un obus frappe un groupe qui s'expose trop ou tue un soldat inconscient. On entend, presque à toute heure de la journée et de la nuit, gronder quelque part le canon ou crepiter le fusillade. Les Russes commencent généralement leur bombardement avant midi et continuent jusqu'au coucher du soleil. Ils le reprennent souvent de minuit jusqu'au point du jour.

Des compagnies et des détachements font fréquemment des sorties; alors, il y a combat sur ces étendue de plusieurs milles. Les deux armées emploient des grenades lancées à la main comme arme ordinaire dans les corps à corps. Des reconnaissances parcourent sans cesse le pays sur les deux flancs afin de se mettre en garde contre les mouvements offensifs et de protéger les lignes de communication ainsi lésées.

Les Russes reçoivent des quantités d'approvisionnements de Sin-Min-Ting, où vient aboutir un embranchement de la ligne chinoise. Il en résulte pour eux l'obligation de protéger les routes qui conduisent à Sin-Min-Ting.

De leur côté, les Japonais gardent les grandes routes qui se dirigent vers le Yalou. La stérilité du pays et la pureté remarquable de l'atmosphère rendent les surprises presque impossibles; aucune forêt, aucune broussaille derrière lesquelles les troupes puissent se dissimuler. Les collines se composent de rochers absolument denudés. Il n'y a pas de forêts dans la zone des opérations militaires : quelques arbres seulement se dressent à de grands intervalles. Les seuls accidents de terrain qui puissent dissimuler les mouvements de troupes sont les profonds ravins qu'on trouve partout dans le pays. Il est rare qu'un ravage flotte dans le ciel et même par une nuit sans lune, les étoiles fournissent une brillante lumière. La température continue à être uniformément froide, sans n'offre pas de changements soudains.

Tous les soldats de la ligne de bataille se chauffent au charbon de bois dans leurs huttes souterraines.

Le maréchal Oyama, les généraux Kodama, Fou-kourhima habitent une maison chinoise ordinaire dans un petit village. L'état-major du général Kuroki est logé de la même manière. Les attaches militaires étrangères vivent d'une façon comparativement luxueuse dans un édifice russe.

Les soldats au delà de la première ligne habitent des maisons chinoises et des chaumières ingénieusement construites en pisé et en tiges de maïs.

Les Chinois partagent leurs habitations avec l'armée à laquelle ils font payer des loyers ils reçoivent de bons prix pour tous les produits agricoles qu'ils vendent et des salaires extraordinaires pour la main-d'œuvre. Le train des équipages tous toute une armée de coolies, convoyeurs d'animaux et de véhicules, à des prix quatre fois supérieurs à ceux qui sont pour ce temps ordinaire. Les ouvriers d'art sont payés à proportion.

Les femmes et les enfants qui avaient abandonné leurs foyers au cours de l'occupation des Russes sont rentrés peu à peu, de telle sorte que presque toute la population se trouve de nouveau dans le pays. Au début, les Japonais étaient regardés avec suspicion, mais de bonnes relations ont été par s'établir.

Les soldats japonais sont maintenant dans les meilleurs termes avec l'habitant.

Les routes sont dans le meilleur état possible; l'hiver les a rendues unies et dures. Le train des équipages en profite pour accumuler les approvisionnements.

L'armée s'occupe surtout à faire du charbon de bois. Le bois que l'on trouve dans le pays est tellement mis à contribution qu'il est probable qu'il n'en restera pas au printemps de quoi faire un fagot. Les Chinois n'y trouvent rien à redire, parce qu'en leur pays ce bois se lien de le leur grandre. De tout côtés on voit s'élever la fumée des fours de carbonage. Les soldats sont tous vêtus de fourrures et d'épais manteaux.

L'équipement et l'approvisionnement de l'armée ont continué sans interruption depuis le premier débarquement en Corée. Il y a bientôt un an; il n'y presque rien à critiquer.

LES NOUVELLES DU JOUR

Tokio, 3 janvier matin. — Les commissaires japonais et russes ont signé, hier soir, à 9 h. 45, les conditions de la capitulation de Port-Arthur.

—o—

Les conditions de la capitulation. — Une dépêche de Tokio d'hier soir 2 janvier confirme la nouvelle que la garnison de Port-Arthur sera généreusement traitée. On est porté à se montrer magnanime en raison de l'héroïque résistance des assiégés.

Le public ignore encore ce qui s'est passé à la conférence qu'ont eue aujourd'hui les commissaires russes et japonais, mais on croit que les conditions sont déjà réglées.

On estime, dans les cercles militaires, que le discussion se portera que sur un petit nombre de points, par exemple, celui de savoir si on permettra à la garnison de quitter la forteresse avec ses armes et de rentrer en Russie avec ses officiers ou sans eux, ou bien si on leur accordera la mise en liberté sur parole. Il se peut que les Japonais permettent à toute la garnison de retourner en Russie avec ses armes après avoir donné sa parole de ne plus combattre.

Saint-Pétersbourg, 3 janvier. — Hier soir, on n'a publié aucun télégramme annonçant la chute de Port-Arthur. Mais la nouvelle commence à se répandre dans les classes instruites. Les libéraux, loin d'être abattus par la nouvelle de l'événement, ce se font pas scrupule de prédire qu'elle aura un effet favorable pour leurs espérances constitutionnelles, dont la réalisation rencontrerait l'obstacle le plus redoutable dans le triomphe du parti militaire. En s'affaiblissant, ce parti affaibira la résistance opposée par le gouvernement aux changements demandés dans la politique intérieure.

Dans la classe ouvrière et dans la petite bourgeoisie, on refuse généralement de croire à la réalité du désastre, on bien on l'accepte avec une résignation fataliste. La majorité se contente de dire qu'il faut attendre la nouvelle officielle. Celle-ci ne paraîtra peut-être pas avant demain.

Dans le monde diplomatique, on croit que l'intérêt de la nouvelle est dans la cessation qu'elle peut produire. Elle était largement escomptée par les prévisions pessimistes qu'ont inspirées les événements récents de siège.

Depuis quelques jours, par exemple, on se demandait si, qui ou non, on avait fait sauter les navires de Port-Arthur. On était même porté à croire que les opérations sur terre avaient tellement diminué le stock d'explosifs qu'il n'en restait plus assez au général Stœssel pour faire sauter les vaisseaux.

Cette crainte était accentuée par cette circonstance qu'aucune dépêche de Chefou n'a signalé le bruit de détonations en mer et d'explosions du côté de Port-Arthur. La journée de demain est attendue avec anxiété par la très faible minorité du public pétersbourgeois connaissant la vérité.

Le nouvelle, connue à la Bourse aujourd'hui, a amené une baisse de la rente.

La nouvelle loi sur les inhumations

A PARIS

Cette loi, votée en fin de session, avec la hâte et l'imprudence de méchants écoliers voulant jouer un mauvais tour, a, sans qu'on ait pu prendre les mesures nécessaires pour y parer, les répercussions les plus graves.

D'un côté, les Fabriques qui administrent les églises de Paris et recevaient un million de subventions de la Société des pompes funèbres, ne peuvent plus équilibrer leur budget, approuvé cependant par l'administration civile.

De l'autre, la Ville de Paris se voit menacée par les exigences du personnel de l'administration des pompes funèbres qui veut être grandes à la transition et par le flot toujours montant des convois gratuits (23 000 par an.)

Le Conseil municipal examinera plus tard la question, et l'on peut être certain que le résultat sera une sévérité plus grande pour faire payer les convois et réduire les services gratuits.

Que feront les Fabriques? Une Commission de curés a été nommée par l'administration diocésaine. Compliquée au premier abord, la question se simplifie à l'examen, sans perdre de sa gravité.

Les paroisses riches sont frappées dans la proportion de 20 000 à 40 000 francs par an, puisqu'elles n'auront plus que les ressources provenant de la décoration de l'église et ce recevront plus l'indemnité précédemment prélevée sur les transports.

Un devoir incombera aux familles riches : celui de donner plus d'éclat à leurs obsèques à l'église, moins à leurs services extérieurs. Ainsi sera sans doute, — avec quelques économies — compensée la perte.

Mais pour les églises pauvres ce faveur desquelles on prélevait chaque année — en dehors de l'indemnité régulière — 300 000 fr., c'est une perte irréparable. Notre gouvernement trouve ainsi toujours le moyen de frapper de préférence les pauvres.

Il faudra de toute nécessité que les paroisses plus fortunées viennent en aide aux autres. Elles ont du reste, dès le premier instant, spontanément offert de le faire.

On peut compter sur la générosité et l'esprit d'union de nos prêtres vénérés. Mais ce ne peut s'empêcher d'un sentiment de tristesse ledigeée, lorsqu'on voit cette mesure qui constitue, en réalité, ce attentat contre les pauvres, qualifiée par M. Combes à la tribune « d'*admirable* préparation à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. »

QUEL EST CE MYSTÈRE?

La revue socialiste *Les Cahiers de la Quinzaine* vient de publier (5e cahier de la 6e série) un numéro extraordinaire où M. Charles Péguy a réuni, sous le titre de « Testament politique de M. Waldeck-Rousseau », les « manifestations que nous avons de sa pensée depuis qu'il est descendu volontairement du pouvoir », sans distinguer entre les textes officiels — comme ceux des discours, — et les textes authentiques non officiels — comme ceux des lettres et notes. Cette seconde partie inédite a été établie d'après les papiers mêmes du défunt, qui ont été remis en mains propres au directeur des *Cahiers* par le neveu de l'ancien président du Conseil, M. René Waldeck-Rousseau.

Le tout est présenté dans un avant-propos qui se termine par cette note très curieuse: « Ce testament politique forme une édition définitive et *ne varietur*; nul texte ne sortira plus, venu de cette main; seuls papiers de cette période ne resteront plus dans les cartons; ces grandes cotes de papier ministère, couvertes de cette grande écriture, que nous avons tenues au main, et ces petits feuillets tout couverts de cette écriture touchée courante et résolutante, pouvant rebelle et révoltée, en même temps résignée, qui étaient dans ces cotes, sont les derniers papiers de cette période qui restaient à publier. *Un seul manque, mais il est beaucoup trop grave et met en cause de trop graves responsabilités pour que sa publication soit de longtemps possible.* »

Quel est ce mystère?

RÈGLEMENT

DE LA

LIQUIDATION DES CONGRÉGATIONS

L'*Officiel* de ce matin publie un important document : le règlement d'administration publique prévu par la loi de 7 juillet 1904 sur la liquidation des Congrégations.

Les intéressés trouveront dans le *Bulletin des Congrégations* le texte complet de cette réglementation officielle du vol dont ils sont victimes.

Voici, pour l'ensemble de nos lecteurs, les points principaux :

TITRE Ier

RÉGULARISATION DES STATUTS ET ATTRIBUTIONS DES BIENS DES CONGRÉGATIONS NON EXCLUSIVEMENT ENSEIGNANTES

ARTICLE PREMIER. — Toute Congrégation ou communauté qui, ayant été autorisée pour l'enseignement et pour d'autres objets, conserva, par application du paragraphe 4 de l'article 1er de la loi du 7 juillet 1904, le bénéfice de son autorisation, doit supprimer de ses statuts toutes les dispositions relatives à l'enseignement en France.

Dans le délai de six mois à partir de la fermeture du dernier établissement d'enseignement, elle adresse au ministre des Cultes des exemplaires de ses statuts ainsi modifiés, lesdits exemplaires certifiés par le supérieur de la Congrégation ou de la communauté.

ART. 2. — Le ministre des Cultes apposa son visa sur les exemplaires qui lui ont été adressés après avoir constaté que le texte des statuts ne contient plus aucune disposition relative à l'enseignement en France.

Si le ministre des Cultes laisse écouler six mois à partir de la délivrance du récépissé, sans avoir, soit transmis à la Congrégation ou à la communauté l'exemplaire des statuts visé par lui, soit présenté des observations au sujet de la rédaction ci-dessus prescrite, la Congrégation ou la communauté est considérée comme ayant satisfait aux prescriptions du paragraphe 1er de l'article précédent.

TITRE II

NOVICIATS

ART. 4. — Les Congrégations exclusivement enseignantes qui, avant la promulgation de la loi, entretenaient des écoles dans les colonies, les pays de protectorat et à l'étranger et qui avaient en France des noviciats destinés à former le personnel de ces écoles, peuvent conserver des noviciats dans les conditions ci-dessous déterminées.

ART. 5. — Elles adressent, dans les six mois qui suivent la publication du présent règlement, au ministre des Cultes, une demande en vue du maintien des noviciats jugés nécessaires.

La demande contient l'indication du siège de ces noviciats, ainsi que du nombre des novices à admettre dans chacun d'eux.

ART. 7. — Sur le vu de ces pièces, un décret rendu au Conseil d'État fixe le nombre des noviciats et celui des novices à admettre dans chacun d'eux, en tenant compte du nombre moyen d'élèves qui ont été reçus dans les écoles ainsi hors de France pendant les cinq dernières années.

Ce décret règle également le fonctionnement des noviciats.

ART. 10. — Après la fermeture de leur dernier établissement en France, les Congrégations visées à l'article 4 font connaître leur siège futur au ministre des Cultes.

TITRE III

LIQUIDATION DES BIENS ET VALEURS

SECOURS

ART. 12. — La publicité du jugement qui a nommé le liquidateur est assurée, dans l'arrondissement où siège le tribunal, par le procureur de la République.

Celui-ci adresse, aux mêmes fins, copie de ce jugement au procureur de la République de chacun des arrondissements où sont situés les établissements de la Congrégation.

Le liquidateur doit, tous les trois mois, adresser au procureur de la République un état des opérations de la liquidation.

ART. 13 — Ne sont pas compris dans l'inventaire, les biens situés hors de France et détenus par les Congrégations adoptées à bénéficier des dispositions du titre précédent.

ART. 14. — Au fur et à mesure de ces notifications et après l'expiration du délai de six mois imparti par l'article 5, § 1, de la loi du 7 juillet 1904 pour les actions en reprise ou revendication, le liquidateur procède, exception faite pour les biens à affecter aux noviciats ou aux maisons de retraite prévues par ladite loi, à la vente en justice de tous les immeubles et objets mobiliers qui appartiennent aux établissements fermés ou sont détenus par eux.

Le liquidateur prélève sur les fonds déposés les sommes nécessaires pour payer les dettes, entretenir les maisons de retraite, secourir s'il y a lieu le fonctionnement des noviciats, attribuer de la les conditions déterminées par l'article 22 des secours aux membres des établissements fermés, constituer les pensions, et enfin pourvoir à tous les frais de la liquidation.

ART. 22. — Les membres des Congrégations attachés aux établissements fermés par application de l'article 2 de la loi du 7 juillet 1904, qui au moment de la fermeture desdits établissements sont dépourvus de moyen d'existence, peuvent recevoir provisoirement un secours à prélever sur les ressources disponibles.

Les secours, dont la quotité est fixée par le ministre des Cultes, peut être renouvelé, mais le total des sommes attribuées dans l'année à chaque membre d'une Congrégation ne peut pas dépasser la somme de 1 200 francs.

L'allocation des secours ci-dessus prévus est faite sans préjudice de l'attribution d'une pension alimentaire ou de l'admission dans une maison de retraite, dans les conditions qui seront déterminées par un règlement intérieur.

MIETTES

Ne pas s'occuper de cette question : Y a-t-il un Dieu? Y a-t-il une autre vie? C'est faiblesse d'esprit, c'est la pire des absurdités.

C'est pour l'homme d'affaires la pire des ruines, c'est compromettre le véritable avenir.

Qui que vous soyez, mettez parmi vos préoccupations la question du principal problème: Y a-t-il un Dieu? Vous n'aurez pas de peine à trouver dans l'ordre de l'univers, dans l'origine des choses, qui, toutes, réclament une cause, comme l'arbre sa graine; dans le témoignage du genre humain tout entier, la réponse: Il y a un Dieu; et votre conscience vous dira qu'il est du devoir de lui obéir.

ECHOS RELIGIEUX

Mgr l'archevêque de Rouen

Recevant les principaux membres de son clergé ces jours-ci, Mgr Fuzet leur a dit :

Il me sera doux, s'il plaît à Dieu, de me retrouver avec vous comme aujourd'hui longtemps encore. Ce ne sera plus peut-être dans la prospérité, mais dans la pauvreté. De toute façon, ce sera avec la même affection et avec le même plaisir.

Nos amis défunts

✝ A Limoges, Mme Bertrand, 80 ans, mère de M. le vicaire général, chrétienne exemplaire. — M. le chanoine Reynard, curé de Saint-Roch, à Montpellier, mort subitement à 78 ans; il avait célébré, le 25 décembre dernier, le cinquantenaire de son ordination.

LE « PÈLERIN »

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 8 JANVIER

L'Epiphanie, dessin de Lemer, d'après une peinture de Fra Angelico. — La semaine. — Mort de S. Em. le cardinal Longenieux, avec un portrait.

Nos gravures : Un drame en mer, avec un grand dessin de Damblans, représentant un marin sauvé par son capitaine au cours d'un abordage en mer. — En Hongrie : Eglises dévalisées, avec un dessin de Carsten, représentant la gendarmerie de Szeg (Hongrie) arrêtée des malfaiteurs barricadés dans une église.

Le Cousseu d'argile, roman de Jean Ossmanvert, avec illustrations de Riou de Lauzeau. — Promenades. — Le général de Courten. — Théâtre de la session parlementaire, page de A. Lemoy.

Abonnement : Un an, 6 francs; un numéro, 0 fr. 10. — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIIIe. On adresse spécimen est envoyé franco sur demande.

LES « CONTEMPORAINS »

639. — *Un des plus célèbres grands maîtres de l'Université est* **Villemain.** *Professeur de grand talent et critique fameux, il était de l'Académie française à 31 ans. Voltairien et « libéral », il incarnait alors le mauvais esprit universitaire qui refuse à l'Eglise la liberté d'enseigner.*

Chaque semaine une livraison illustrée in-8°, 0 fr. 10; un an, 6 fr. Un numéro spécimen est envoyé gratis sur demande.

Informations du soir

A PORT-ARTHUR

Les Japonais entrent dans la ville

Tokio, 3 janvier. — On compte que les Japonais entreront demain dans la ville de Port-Arthur.

Voici le texte du télégramme du général Nogi annonçant la capitulation :

Les pléipotentiaires des deux parties ont terminé les négociations à 4 h. 1/2. Les commissaires russes ont accepté les conditions stipulées par nous et ont consenti à capituler. Les documents sont en main pour y apposer les signatures.

Dès que les négociations furent terminées, les deux armées suspendirent les hostilités.

L'entrée de Port-Arthur barrée

Chefou, 3 janvier. — Hier soir à 8 heures, au moment où la dernière chaloupe quittait Port-Arthur, les négociations des Japonais et des Russes se poursuivaient dans un fort appelé le « Nid du Grand Aigle », près d'Er-Loung-Chan.

On disait que la proposition du général Stœssel tendant à ce que les malades et les blessés russes restassent sous la surveillance des autorités médicales russes, et une autre proposition relative au départ des non-combattants de la ville, avaient reçu du général Nogi un accueil favorable; mais la condition que les troupes russes sortiraient en armes soulevait des difficultés.

Le sous-lieutenant Kilsovitch, qui commandait la chaloupe, a dit ce matin à un journaliste :

On n'a pas tiré ne seul coup de fusil ces deux derniers jours.

Ce que les Chinois ont entendu hier soir, c'est le bruit de l'explosion des forts, des bateaux, des poudrières, des entrepôts, des docks et de toutes les constructions ayant une valeur que les Russes venaient de faire sauter.

Lorsque j'ai quitté Port-Arthur, la forteresse et la ville étaient presqu'entièrement détruites.

Les navires de guerre ont été difficiles à démolir. Il a fallu s'y prendre à plusieurs fois. Le *Sébastopol*, après avoir pris feu, a sombré et s'est retourné.

L'entrée du port est barrée par les vaisseaux coulés.

Les seuls vaisseaux encore en état de croiser qui se trouvent à Port-Arthur maintenant sont les vaisseaux-hôpitaux *Kasan* et *Mongolia*; mais vous ne devez vous vous attendre à les voir sortir ces jours-ci, car il leur serait impossible de quitter le port à cause de l'obstruction du goulet.

A Chefou

Chefou, 3 janvier. — Deux chaloupes viennent d'arriver à Port-Arthur, sept contre-torpilleurs japonais sont dans le port.

Trois chaloupes arrivées de Port-Arthur et quatre contre-torpilleurs japonais sont partis une heure après.

LA SITUATION POLITIQUE EN RUSSIE

La démission du ministre de l'Intérieur

Le correspondant à Saint-Pétersbourg du *Berliner Tageblatt* envoie le télégramme suivant :

Le prince Sviatopolk